

Premiers maris

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 41

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226032>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*Comme vous voilà barbouillé !
Vos moustache, je le jure,
Gluant le vêtement souillé,
Sort de ce pot de confiture.
Brave guerrier, votre larcin
Mérite une forte calotte :
On va remettre le « patin »
Et vous ôter votre culotte.*

*Dans vingt ans, qui vivra verra !
Epoux d'une femme bien sage,
Peut-être un jour elle voudra
Tout commander dans le ménage.
Avant que l'amour soit tari,
Mis par le diable dans sa botte,
A temps prouvez-lui qu'un mari
Doit toujours porter la culotte.*

*Un beau vieillard à cheveux gris,
La démarche lente et tremblante,
Regarde avec un air surpris
Ce moutard naïf qui l'enchanté ;
Dans ses yeux un sourire à lui,
Entre ses lèvres il marmotte :
Je fus jadis fier comme lui
D'avoir ma première culotte.*

Joseph Morax.

Premiers mariés. — J'arrive, mon cher, qu'en épousant la veuve d'un pendu, j'espérais, au moins, échapper à l'éloge traditionnel du premier mari.

— Et votre femme trouve tout de même moyen de vous chanter les louanges du défunt ?

— Pas précisément. Mais elle me répète tous les jours que la potence serait trop douce pour moi.

« **Non bis in idem** ». — C'est une histoire juive... et elle nous a été contée par un Juif, car ils sont les premiers à plaisanter des plaisanteries qu'on fait sur eux.

Cohen, donc, a perdu un pari qu'il avait fait avec Lévy. L'enjeu était un apéritif.

— Qu'est-ce que tu prends ? soupire Cohen.

— Eh bien ! ce sera un whiskey avec de l'eau ; beaucoup de whiskey et un peu d'eau.

— Eh là ! proteste Cohen. Je te dois une boisson, pas deux ! Garçon, donnez-lui un petit peu d'eau...



PARMI LES BLES

(Suite).

Jean comprit de moins en moins. Que pouvait importer à Judith, sinon parce qu'il avait été un bon serviteur et qu'on le remplacerait difficilement ?

C'était sans doute la raison de ce discours — et il ne savait que répondre, ne pouvant avouer la vérité.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

— La vie au village me semble un peu monotone, dit-il d'une voix blanche, dont il cherchait à dissimuler l'émotion.

— Tu aimes ton pays, cependant ; tu es une vraie nature de paysan...

— Eh ! on s'habitue à tout !... Je voudrais aussi faire quelques économies et ici ce n'est pas possible. J'aime bien Concise, c'est vrai — mais en fin de compte...

— Regarde, dit-elle, quel beau soir !

Au déclin du soleil la lumière s'empourprait, et du Jura bleu sombre jusqu'au lac c'était comme une fulgurante poussière d'or rouge ; les champs de blé mûr flambaient comme un incendie ; au-dessus des vergers, çà et là, on voyait scintiller le clocher d'un village ; du lac s'élevait une irradiation éblouissante, et dans ce miroir sans ride se reflétait la rive opposée et deux nuages vieux rose ourlés d'or, seuls dans l'immense étendue du ciel et qui semblaient de gigantesques cygnes en marche vers quelque plage idéale.

Avec la verdure phosphorescente des vignes et le vert sombre des massifs de noyers, avec ses

replis de terrain baignés d'ombre violette, et ses petites éminences embrasées de rayons, avec ses agrestes symphonies répercutées dans l'air sonore et l'encens de l'été répandu partout, ce paysage, à cette heure, était à la fois intime et grandiose, et il en émanait quelque chose de si fort et de si doux !

« Et pourtant je dois partir, songeait Jean. Ici désormais, il ne peut y avoir que douleur pour moi... »

Mais Judith était encore là, adorablement blonde dans ce cadre radieux, un pavot rouge brillant comme une flamme à son corsage.

— Oui, fit Jean, c'est beau.

— Et tu veux laisser cela, pour aller endosser une livrée et vivre au contraire de tes goûts ?

— Il le faut, dit le jeune homme gravement.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

— J'éprouve le besoin d'un changement...

— Et tu as dit que tu voudrais faire des économies. C'est vrai que mon père n'est pas large et qu'il a ses idées à lui. Que veux-tu ? Il faut supporter les vieux... Moi je ne tiens guère à l'argent et me contenterais de peu. Mais autre temps, autres façons ! Et ce n'est pas à soixante ans qu'on peut changer d'un jour à l'autre. Demande à mon père une augmentation ; il refusera d'abord, puis il consentira...

— Je dois m'en aller...

— Il y a donc un motif que tu ne veux pas dire ? Tu es résolu, et rien ne pourrait te faire changer d'avis ?

A son tour elle paraissait émue ; ses joues au velouté de pêche se coloraient, ses lèvres avaient comme un frémissement ; un flot de paroles semblait palpiter en elle, qu'elle s'efforçait de contenir et qui bouillonnait comme une eau souterraine cherchant une issue.

— Même si tu aimais quelqu'un, et que ce quelqu'un te demandât... ?

— A quoi bon ? Je suis pauvre et j'ai envie de tenter fortune. Voilà tout.

— Le temps et la persévérance peuvent accomplir bien des choses, même des miracles. On ne doit jamais désespérer de rien. Demande une augmentation à mon père, il consentira... et il pourra céder aussi sur d'autres points... si je m'en mêle... Si tu aimais quelqu'un et que ce quelqu'un te demandât...

Jean était devenu très pâle. Jamais il n'avait vu briller ainsi le tendre azur des yeux de Judith ; jamais il n'avait senti dans sa voix ces vibrations presque caressantes... Il ne savait que penser, il n'osait penser. Il était envahi de sensations étranges, qui le ravissaient, qui lui ouvraient des horizons imprévus, et en même temps il craignait de se tromper. Le bonheur longtemps attendu et que l'on n'attendait plus, s'il se présente tout à coup, semble une illusion décevante, pareille au papillon qui, vêtu royalement lorsqu'il voltige sous le ciel, n'est plus qu'un peu de poussière, quand les doigts l'ont touché.

Que le soir était rayonnant et pur ! Combien paisible ce paysage de champs, de prairies, de vignes, de forêts, cette nappe céruleenne, ces montagnes teintées d'opale et d'améthyste ! Ah ! l'heureuse vie qu'y eût menée Jean, avec Judith pour femme, et toute une ribambelle de bébés pour égayer la maison !

Et Judith souriait, d'un bon et reconfortant sourire, et elle apparut à Jean plus attirante que jamais et plus que jamais il se sentit féru d'elle. Oh ! la brave fille, laborieuse, enjouée, faisant tout avec charme ! Joie, sécurité, consolation, soleil d'une demeure, elle valait, pour la conquérir, la patience et la constance du meilleur de la vie !

— Il y a un remède à tout qu'à la mort, reprit-elle. Mon père, au fond, te veut plus de bien que tu ne te l'imagines et qu'il ne se l'imagina lui-même. Avec le temps il t'appréciera à ton mérite. Tu n'es pas fait pour Paris, ami Jean, et tu y serais malheureux. Patience et long-gueur de temps... c'est un autre proverbe, qui a raison aussi... Si quelqu'un qui t'aimât te demandait de ne pas partir ?

Jean n'osait comprendre encore. Quelque chose d'infiniment suave descendait en lui ; la

nature, voilée les jours précédents, malgré toute sa splendeur, se paraît de nouveau de magnificence, tout lui parut facile, la vie légère et auroolée, le plus dur effort un jeu d'enfant !

— Si quelqu'un qui m'aimât... ? balbutia-t-il.

Elle le regarda en face, et ses yeux étaient limpides comme l'eau de source :

— Je n'ai plus qu'une parole à te dire...

— Et laquelle ?

Autour deux s'étendaient, dans le silence et la béatitude, les collines veloutées, les grasses campagnes ; le lac étalait glorieusement son eau bleue diaprée de gemmes ; et les dernières caresses du soleil s'attardaient sur la terre et sur l'onde.

Jean n'eut pas la force de répondre, comme suffoqué de bonheur. Muettement, ils se serrèrent la main et, sûrs d'eux-mêmes, reprirent le chemin du village.

Adolphe Ribaux.

Les mystères de la nuit. — Monsieur est rentré très, très tard. Et il dort lourdement, tandis que madame, irritée, veille encore. Tout à coup, elle le secoue, d'une poigne énergique :

— Georges, Georges ! Réveille-toi ! Il y a quelqu'un qui monte l'escalier à pas de loup.

Georges ouvre un oeil excessivement vague, et, pâteux, s'informe :

— Quelle heure est-il donc ?

— Trois heures moins le quart.

Et Georges se rendort aussitôt en murmurant :

— Je parie que c'est encore moi !

L'art de prendre. — La petite auto attend au bord du chemin... Et voici que ses propriétaires apparaissent, sortant du bouqueton et du pré voisins. Madame est chargée de toutes les fleurs de la prairie ; monsieur a rempli un filet à provisions de fruits ramassés sous les arbres d'un verger ; le petit garçon traîne une grosse branche qu'il a cassée et qu'il s'efforce de tailler avec un vieux canif.

Un vieux paysan, qui pourrait être le maître du verger et de l'arbre mutilé, les regarde passer en silence.

Mais, monsieur s'arrête :

— Dites donc, mon ami, pour aller vers Lausanne, est-ce qu'on peut prendre ce chemin-là ?

Alors, le vieux retire sa pipe de sa bouche et répond :

— Ma foi, pendant que vous y êtes ! Prenez le chemin aussi si ça vous fait plaisir...

Grise. — Lausanne n'est pas précisément le paradis des peintres, et la crise mondiale s'y répercute à peine.

Pourtant, ce jeune rapin est assis dans une taverne en vogue de la ville et il donne des signes manifestes d'ivresse.

— Veinard, fait un infortuné camarade qui passe, tu as donc vendu quelque chose ?

— Oui, une commode normande et un lit rustique.

— Des natures mortes ?

— Non, mes meubles.

Addition. — La maîtresse. — Voyons, je répète les données du problème : ton père doit 50 fr. au boucher, 62 fr. 50 à l'épicier, 200 francs au propriétaire, 12 fr. au boulanger. Que fait-il à la fin du mois ?

Le petit écolier (après avoir mûrement réfléchi). — Il... il change de quartier !

LE ROSAIRE. — Etant donné le grand succès remporté par la première semaine de ce grand film français, le Ciné du Bourg se trouve dans l'agréable obligation de le prolonger d'une semaine.

Est-il utile de rappeler le succès du pathétique roman d'amour de Florence Barclay qui fut vendu à plus d'un million d'exemplaires et de la pièce d'André Bisson jouée plus de mille fois et qui fit couler bien des larmes.

André Luguet anime le personnage central avec un singulier talent. Le roman intérieur, la poignante douleur de ce pauvre aveugle sont exprimés par lui d'une façon inoubliable.

La célèbre romance du « Rosaire » qui se trouve encadrée d'une partition spécialement écrite pour le film, nous rappelle que « Les souvenirs de notre amour sont un étincillant rosaire... ».

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Fichard Lausanne
 Tél. 34.366
 Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
 Zumstein 1935 à 3 fr. 75
 Albums Yvert dernières éditions.

Un Monsieur
à qui on ne la fait pas...
 exige un apéritif sain « **DIABLERETS** »
 et non un « **Bitter** » et il n'est jamais
 trompé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
 Lausanne, — Imp. Pache-Varidel & Bron.